

PEUT-ON FLÉCHER LA LECTURE ?

La question, apparemment incongrue, se pose avec acuité dans le petit monde des lettres et le grand monde de l'école depuis que les éditions Marabout ont, voici deux ans, lancé une audacieuse collection qui présente les monuments de la littérature en version intégrale, mais assortie d'un fléchage permettant un «parcours rapide» de l'œuvre. Dans sa lecture sélective, une brique comme *La chartreuse de Parme* se trouve ainsi réduite à quelque cent-cinquante pages.

Dans un premier temps, les papes de la critique parisienne ont feint d'ignorer le phénomène. Ce procédé à l'usage des lecteurs débutants ne paraissait pas digne d'être mentionné par ceux qui ont vocation d'éclairer les happy few. Puis, certains membres du Cénacle se sont avisés que le phénomène intéressait un nombre croissant de jeunes, et même, ô scandale, de professeurs. Une telle profanation du temple de la littérature ne pouvait rester sans réaction, et c'est Jérôme Garcin, dans (*Le Vif*) *L'express* du 17 mai dernier, qui s'est chargé, au nom de sa corporation outragée, de régler son compte à cette entreprise suspecte. «On se ferait une raison si la collection *Lecture fléchée* [...] ne rencontrait, auprès de la génération des 15-20 ans, un succès foudroyant» s'indigne le collaborateur de l'hedomadaire (belgo)français. Las,

«le procédé légitime la flemme en donnant l'illusion du travail accompli et en réduisant la littérature [...] à une simple banque de données, grâce à quoi les chiffres ont raison des lettres». Et notre Garcin de conclure par cette formule assassine : «Marabout ne forme pas des lecteurs, mais dresse des zappeurs. On applaudit la supercherie».

Le propos est joli, et le verdict semble sans appel, d'autant que l'éditeur de la collection incriminée tend une incroyable perche à ses contempteurs lorsqu'il affirme qu'il est possible et, mieux, légitime de sauter des passages «sans rien perdre de l'œuvre». «Essayez!, ajoute ce joyeux bateleur, vous verrez, c'est simple et amusant.»

Sans conteste, le discours maraboutien recèle quelque chose d'hénaurme à quoi il n'est guère possible d'acquiescer. Prétendre que l'évitement de plusieurs centaines de pages ne nuit en rien à l'intégrité d'une œuvre est à la fois une absurdité logique et un mensonge éhonté. Face à cette tentative de réduire les œuvres à des squelettes décharnés qu'il s'agirait de «lire à la tronçonneuse», Garcin a raison de rappeler que «la littérature est d'abord une magnifique aventure solitaire où il faut savoir se perdre comme dans une forêt». Qui, parmi les passionnés des lettres, contestera que les plus beaux

passages d'un livre soient souvent ces moments gratuits où l'histoire s'arrête de progresser, pour nous permettre de flâner avec le narrateur ou les personnages ? Or ces pages sont les premières à sauter dans la sélection opérée par les flêcheurs de chez Marabout.

Qui plus est, il est assez ridicule de dire que, dès lors qu'elle se laisse ainsi orienter, la lecture devient automatiquement «simple et amusante» : ce qui fait le charme d'une lecture ne tient-il pas d'abord à la teneur de ce qui est lu ? Le temps économisé grâce à la lecture fléchée n'est en rien une garantie de plaisir supplémentaire. Ce n'est pas même un gage de facilité plus grande, car on se retrouve souvent plus difficilement dans une histoire dont on a sauté des pages.

Et puis, le discours de Marabout véhicule un implicite infamant : les grands livres seraient trop longs, les grands auteurs seraient d'incorrigibles bavards dont il serait devenu légitime de circonscrire la logorrhée.

Tout cela sent trop la démagogie racoleuse pour que j'hésite longtemps à dénoncer avec l'ami Garcin la sottise des arguments de l'éditeur verviétois.

Un doute pourtant m'étreint. Si le discours publicitaire de la collection *Lecture fléchée* est insoutenable, peut-on vraiment en dire autant du procédé qui consiste à orienter la lecture ? Sur ce point, je suis, je l'avoue, beaucoup plus réservé. Deux raisons à cela.

D'abord, ne serait-il pas juste de reconnaître que ce procédé a toujours existé dans le champ scolaire sous la forme des «classiques pour la classe» (Larousse, Hachette, Bordas, etc.), ces petits livres truffés d'annotations qui ramassent en cent pages des ouvrages qui en comptent parfois le quintuple ? À tout prendre, la collection *Lecture fléchée* vaut mieux pour l'apprenti lecteur que ces livres-là puisqu'elle présente du moins les textes dans

leur intégralité et laisse à chacun le choix de lire ou de ne pas lire les passages non fléchés. Au lieu de conspuer la collection, ne devrait-on pas la louer de faire une saine concurrence aux ersatz de livres qui peuplaient les écoles avant elle ?

Ensuite, je me demande si, sous ses dehors démagogiques, le procédé de la lecture fléchée ne participe pas d'une démarche potentiellement libératrice et jouissive, celle qui consiste à manipuler le livre à son gré. Ce maître es lecture qu'est Daniel Pennac n'a-t-il pas érigé au

LE DROIT DE SAUTER DES PAGES N'EST-IL PAS UNE VOIE D'ACCÈS PARMIS D'AUTRES AU PLAISIR DE LIRE ?

rang de droit imprescriptible du lecteur le droit de sauter des pages ? Pour appuyer la thèse de l'auteur de *Comme un roman*, je ne résiste pas au plaisir de citer son évocation de la lecture qu'il fit de *Guerre et paix* à l'âge de treize ans :

« J'ai sauté les trois quarts du livre pour ne m'intéresser qu'au cœur de Natacha. J'ai plaint Anatole, tout de même, quand on l'a amputé de sa jambe, j'ai maudit cet abruti de prince André d'être resté debout devant ce boulet, à la bataille de Borodino... [...] Je me suis intéressé à l'amour et aux batailles et j'ai sauté les affaires de politique et de stratégie... Les théories de Clausewitz me passant très au-dessus de la tête, ma foi, j'ai laissé passer les théories de Clausewitz... J'ai suivi de très près les déboires conjugaux de Pierre Bézoukhov et de sa femme Hélène [...] et j'ai laissé Tolstoï dissenter seul des problèmes agraires de l'éternelle Russie.

J'ai sauté des pages, quoi.

Et tous les enfants devraient en faire autant.

Moyennant quoi ils pourraient s'offrir très tôt presque toutes les merveilles réputées inaccessibles à leur âge » (*Comme un roman*, Gallimard, 1992, pp 153-154).

Ce que souligne pertinemment Pennac, c'est le besoin qu'a tout lecteur débutant — et peut-être bien d'autres lecteurs avec lui — de lire les gros livres d'abord *pour l'histoire*. Or que fait la collection *Lecture fléchée*, sinon précisément mettre en évidence les passages narratifs ? Dès lors, même si elle ne garantit pas à elle seule le plaisir

des novices, n'est-elle pas tout au moins pour eux une facilitatrice de plaisir ?

Que cela paraisse insuffisant aux lecteurs experts, rien de plus naturel, et l'on peut certes espérer que l'attrait des jeunes pour l'intrigue ne soit qu'un marchepied pour accéder peu à peu à l'intérêt pour le descriptif, le documentaire et le réflexif, et donc au bonheur de la lecture intégrale. Mais il est insensé de vouloir sauter les étapes : peu de jeunes sont prêts à lire in extenso une œuvre longue et touffue, alors que beaucoup auraient du plaisir à fréquenter un tel ouvrage de manière partielle et sélective. Or si l'adulte est capable d'opérer lui-même les sélections qui lui permettront de lire ce qui l'intéresse dans un livre, il n'en va pas de même des jeunes qui sont souvent impressionnés par la masse du livre et par le caractère de sacralité que lui confère le maître lorsqu'il assène : « Et surtout, vous êtes prié de tout lire ! ». La lecture fléchée peut rendre de fiers services dans la perspective d'une désacralisation salutaire.

Tout cela m'amène à trouver finalement fort élitiste et peu pertinent le jugement de Jérôme Garcin à l'endroit des lectures fléchées. Après tout, celles-ci ne sont-elles pas un moyen comme un autre de promouvoir la lecture chez ceux qui, sans être réfractaires au vice impuni, ne sont pas (encore) prêts pour autant à dévorer des briques ?

Jean-Louis Dufays ♦